

Passion des livres

Gérard de Cortanze



Passion des livres

Gérard de Cortanze

Passion des livres

Desclée de Brouwer

Nous avons tenté de joindre tous les auteurs ou leurs ayants droit. Pour certains d'entre eux, malgré nos efforts, nos recherches de coordonnées n'ont donné aucun résultat. Leurs droits leur sont naturellement réservés.

À François Zocchetto, nos lectures italiennes.
À Jacqueline de Romilly, mon professeur, in memoriam.

Les livres ont besoin de nous

M. Jean-Christophe Comte ne nous avait pas seulement introduits dans le monde enchanté des livres, il nous avait aussi appris que les livres n'étaient rien s'ils n'annonçaient pas des temps nouveaux. Ils les annonçaient. Leur drôlerie, leur profondeur, leurs cascades d'aventures, leur subtilité, leur génie, leur beauté convergeaient vers de grandes espérances. Il suffisait d'attendre que le temps passe pour que les hommes s'améliorent et que la vie devienne plus grande et plus belle.

Jean d'ORMESSON, *Au plaisir de Dieu.*

Le 6 août 2010, lors de sa conférence donnée au Massachusetts Institute of Technology (MIT), un centre spécialisé dans la communication du futur, Nicholas Negroponte, professeur réputé et chercheur, a annoncé la « mort physique du vieux livre papier d'ici à cinq ans », ajoutant : « Cette hypothèse est difficile à accepter par la majorité des gens. » Il tire son argumentation du fait suivant : les livres numériques seraient en train de supplanter les livres traditionnels auprès des consommateurs. Une étude confirmerait

d'ailleurs que les ventes de livres numériques du Kindle – lecteur de livre électronique commercialisé par Amazon.com, sa version internationale est disponible depuis janvier 2010 – ont récemment surpassé celles des livres à couverture rigide chez Amazon.

Écoutant cette nouvelle, cette « mauvaise nouvelle », je ne peux m'empêcher de penser à tous ces auteurs qui ont parlé du « vieux livre papier », et en si bonne part, et avec tant de chaleur. J'en citerai trois. Xavier de Maistre, dans son célèbre *Voyage autour de ma chambre*: « Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui! » Stendhal, qui écrit, dans une lettre adressée à sa sœur Pauline: « Je me félicite toujours du hasard qui nous a portés à aimer la lecture... C'est un magasin de bonheur toujours sûr et que les hommes ne peuvent nous ravir. » Victor Hugo, enfin, affirmant, dans son discours d'ouverture du Congrès littéraire international de 1878: « La lumière est dans le livre. Ouvrez le livre tout grand. Laissez-le rayonner, laissez-le faire. Qui que vous soyez qui voulez cultiver, vivifier, édifier, attendrir, apaiser, mettez des livres partout. »

Ce que l'homme du MIT oublie, c'est l'aspect fondamentalement intime, tactile, du livre. Tous les lecteurs le savent. Et comme il n'y a pas de véritable amour sans quelque sensualité, on peut reconnaître un vrai bibliophile – au sens premier du terme: un amoureux des livres – à la manière dont il touche un livre – « on n'est heureux par les livres que si l'on aime les caresser », remarque Anatole France. Ce rapport très physique au livre, Octave Uzanne (1851-1931), homme de lettres, bibliophile, éditeur et journaliste, l'a très

bien compris : « Les livres deviennent bijoux dans les mains du bibliophile ; il vit au milieu d'eux dans une quiétude sans égale, dans un bonheur intime du droit de possession, dans les ravissements béatifiques et infinis ; il passe de longues heures à les contempler, à les aligner, à les soigner, essuyer, épousseter avec une joie enfantine ; il les connaît page par page, ligne par ligne (...) ; il pense enfin avec Montaigne que ces *bons et sûrs amis* sont encore les meilleures munitions qu'il puisse trouver à cet humain voyage. »

« Le livre nous parle à l'oreille », affirme Maurice Chapelain ; « le livre est un bon ami », renchérit Bernardin de Saint-Pierre ; « la lecture est une amitié », ajoute Marcel Proust. Imagine-t-on un ami virtuel, avec lequel on ne puisse parler, qu'on ne puisse toucher ? Non. Et comme le livre agrandit l'âme, et comme le livre permet d'aller à la rencontre d'une chose qui va exister ! On ne se lasse pas de citer les auteurs qui ont parlé des livres. Parmi eux, évidemment, la sensuelle Colette, dans *La maison de Claudine* : « Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir, après tant d'années, cette pièce maçonnée de livres. Autrefois, je les distinguais aussi dans le noir. Je ne prenais pas de lampe pour choisir l'un d'eux, le soir, il me suffisait de pianoter le long des rayons. Détruits, perdus et volés, je les dénombre encore. Presque tous m'avaient vu naître. Il y eut un temps où, avant de savoir lire, je me logeais en boule entre deux tomes du *Larousse* comme un chien dans sa niche (...). Des livres, des livres, des livres... Ce n'est pas que je lusse beaucoup. Je lisais, et relisais les mêmes. Mais tous m'étaient nécessaires. Leur présence, leur odeur, les lettres de leurs titres et le grain de leur cuir. »

J'ai toujours vu dans le livre un lieu de liberté absolue, la planète de toutes les jouissances, de toutes les transgressions. Je me revois, jeune garçon, allongé sur la moquette de ma chambre, appuyé sur les coudes, les poings servant d'appui au bas du visage – lecture solitaire qui n'avait rien à voir avec celle que m'avait dispensée ma mère : *Le vilain petit canard* ou *Le caneton malheureux* ou *Le wagon rouge* –, me jetant sur *Le clan des sept*, recouvert de sa jaquette verte et blanche, mais surtout sur *Le club des cinq*, et sur les formidables aventures de *Bournazel l'homme rouge*.

Je me revois aussi poussant la porte de la boutique du marchand de journaux, à côté des piles de *Petit Parisien* et de *France-Soir*, là, se trouvaient coincés, comme oubliés, des livres que personne ne voulait, car, prétendait doctement le marchand de journaux, ce n'était pas de vrais livres : « Papier de qualité médiocre, format ridicule, si bon marché qu'ils ne peuvent être que très mauvais. Le livreur appelle ça des "Livres de poche". Je te les donne si tu veux. »

Rentré dans ma chambre, au onzième étage d'un immeuble de la banlieue parisienne – ceci dans les années 60 –, je les plaçai un à un sur ma petite étagère : *Koenigsmark* de Pierre Benoît, *Les clés du royaume* d'A.J. Cronin, *L'ingénue libertine* de Colette, *Vol de nuit* de Saint-Exupéry ; mais aussi, Zola, Sartre, Hemingway, Anouilh, Malaparte. Je les dévorais, les uns après les autres. Je ne les comprenais pas tous, mais qu'importe. Chaque trimestre, une nouvelle série paraissait. Le marchand de journaux, qui avait fini par comprendre que ces petits livres pouvaient lui rapporter un peu d'argent, ne me les offrit

plus, mais me les vendit. Je les achetai donc, un par un, guettant ce que je pensais être un arrivage direct de l'imprimerie Brodard et Taupin, comme on le dit de sardines dans le port de Saint-Pierre-Quiberon.

Un jour, je commis un larcin par amour des livres et bravade. Je trouvais que le petit présentoir placé à l'entrée de la boutique et sur lesquels tournaient les fameux livres de poche en faisait des proies faciles pour un voleur audacieux. Un matin pluvieux, j'enfilai un large imperméable, pénétrai sous l'auvent et, faisant mine d'hésiter devant le tourniquet, m'emparai de *L'huile sur le feu*, roman d'Hervé Bazin, dans lequel un pyromane au visage défiguré met le feu à des granges au moyen d'un ingénieux système à retardement que je me promettais d'utiliser un jour si le besoin s'en faisait sentir. Ce vol fut le seul de ma vie. Perclus de remords, j'achetai encore plus de livres au pauvre vendeur qui avait été si bon avec moi jusqu'à ce qu'il me fasse un poisson d'avril du plus mauvais goût: il vendit son pas-de-porte à une chaîne d'appareils ménagers qui transforma en quelques semaines la petite boutique, où tournaient doucement mes chers livres de poche, en une succursale rutilante exposant dans sa vitrine des téléviseurs avec leurs antennes intérieures, des aspirateurs, des électrophones portables, sans compter les ventilateurs, batteurs électriques et autres presse-agrumes...

Mon manège disparu, les livres du tourniquet de fer envolés comme des chevaux de bois, devenus vivants, derrière l'horizon de cheminées d'usines et de grands ensembles en construction de cette banlieue parisienne si nouvelle pour moi, je relus indéfiniment les livres que je possédais déjà.

Mais le virus de la lecture était bien ancré en moi, solidement amarré, et déjà je cherchais un autre pourvoyeur de livres. J'étais « en manque ». Le livre, comme l'écrit Henry Miller, c'était désormais pour moi « comme prendre un billet pour le paradis », et ce paradis, j'avais le sentiment que je venais d'en être chassé.

Le vol du roman de Bazin marqua une date dans ma vie de jeune lecteur. Je décidai alors que le livre ferait toujours partie de mon existence. Je ferais comme Gide descendant le fleuve Congo : je lirais Bossuet. J'adopterais la posture du lecteur qui ne veut en aucun cas laisser ce qu'il appelle sa « vocation » s'arrêter ni se dégrader. Dès lors, je me constituais une bibliothèque, c'est-à-dire ce refuge contre le vieillissement, la maladie et la mort ; ce lieu béni où je serais certain de pénétrer tous les secrets de l'univers. Une chambre à moi aux murs tapissés de livres, la cité radieuse de Charles de Trooz : « Dès le matin, devant les livres accumulés sur la table, au dieu de la lecture je fais une prière de lecteur dévorant : "Donne-nous aujourd'hui notre faim quotidienne..." Car là-haut, au ciel, le paradis n'est-il pas une immense bibliothèque ? » Je venais de franchir un nouveau palier : je ne lisais plus seulement pour me distraire ou pour me fuir, mais pour me trouver.

En réalité, mon premier grand choc de lecteur fut un livre traduit de l'allemand : *Sie Kommen !* « Ils arrivent ! » De quoi s'agit-il ? Du récit du débarquement de l'armada alliée sur les côtes normandes. Ce livre très documenté et sans valeur littéraire, m'ouvrit cependant un monde, véritable révolution copernicienne dans ma cervelle d'enfant. Je n'avais jamais

imaginé qu'on pût voir le débarquement de ce côté-là, du côté de ceux qui l'avaient vu venir... Je compris que les événements, les actes, les pensées, les sentiments pouvaient avoir, qu'ils ont, au minimum deux faces, que la frontière, pour reprendre une thématique chère à Claudio Magris, a un dedans et un dehors.

Quelle découverte : le livre faisait donc littéralement « sortir de sa coquille », permettait d'apprendre la relativité, la tolérance sans doute, la densité et la complexité de la vie ! Ma petite bibliothèque portative me donnait envie d'aller au-devant du monde et de le laisser me submerger. C'est ce jour-là que j'ai su que je serais écrivain. Quelque temps après le choc des livres de poche dans leur tourniquet métallique, puis leur disparition, je compris que la mémoire des mots était dans ma conscience, mais qu'il me faudrait la découvrir. Qu'elle surgirait dans mes rêves, dans mes veilles, en feuilletant un de ces fameux livres, ou au détour d'une rue. Qu'il ne faudrait pas que je m'impatiente, que je ne devrais pas inventer de souvenirs, qu'il faudrait simplement que je laisse agir le hasard, lequel, selon sa mystérieuse habitude, en favoriserait ou en retarderait la venue. Mais un fait nouveau était né, irréversible : à mesure que ma vie de tous les jours oublierait, mon labeur d'écrivain aurait la lourde tâche de se souvenir.

D'où vient mon écriture ? De mes lectures ? Cette question m'obsède. À tel point qu'elle constitue un de mes thèmes favoris de discussion avec mes commensaux. J'en donne ici de larges extraits dans le chapitre intitulé *Des livres et des écrivains*. La posture adoptée par J.-M. G. Le Clézio est

intéressante. Voici un auteur qui, d'une certaine façon, n'est jamais sorti de sa bibliothèque d'enfance. Une triple bibliothèque, chargée d'histoires, d'Histoire et de passés. Une bibliothèque paternelle héritée, transformée, venue de trois horizons qui n'en forment plus qu'un – donnant naissance à l'œuvre que l'on sait. Ainsi l'enfance de l'écrivain est-elle nourrie de livres « pour adultes ».

Le Clézio préférerait se perdre dans les quinze volumes du *Dictionnaire de la conversation*, dans les grands textes classiques des littératures française, anglaise et espagnole, dans les nombreux récits de voyage, les livres de sorcellerie, d'astronomie, *L'Histoire des Grecs* de Victor Duruy ou *Les voyages de Gulliver* de Jonathan Swift.

Que comprend le jeune lecteur face à une si vaste bibliothèque? Ce qu'il peut! Qu'importe! Il saute les pages qu'il ne comprendra pas et qu'il relira plus tard, bien plus tard. C'est une méthode de lecture, d'apprentissage du livre, de découverte du monde. Le Clézio est formel: « Tout ce que j'avais omis de lire alors que j'étais enfant était ce qui m'intéressait le plus une fois devenu adulte. »* Les livres donnent le sentiment de la conscience: « La première fois, j'en suis sûr, ajoute Le Clézio, c'est dans les livres que j'ai trouvé ça, et non dans le vécu. »* C'est la grande leçon de la lecture: être conscient de soi, se dire j'existe, il n'est de meilleur moyen d'y parvenir qu'en apprenant dans les livres...

Une constatation: il n'y a rien qui ne différencie plus une culture d'une autre que les livres lus dans l'enfance. Sartre lit

* Tous les textes cités dans *Passion des livres*, entre guillemets et suivis d'une astérisque, sont extraits d'entretiens réalisés par Gérard de Cortanze.

Zévaco et les aventures de Sandokan. Paul Auster se passionne pour *The Lone Ranger*, un feuilleton télévisé des années cinquante-soixante et la lecture de *Mad Magazine*. Jorge Semprun, qui découvre Alexandre Dumas et Jules Verne alors qu'il est adolescent, lit, enfant, Emilio Salgari, le « pirate bienfaiteur de l'humanité » et l'Américain Zane Grey, sans parler de *Heidi*, de Johanna Spyri et de *Der Letzte Mohikaner* de Fenimore Cooper, en allemand, parce que sa gouvernante-institutrice est autrichienne...

Dans l'apprentissage de la lecture, il est question de tout, et le monde est dans un livre.

Avant de retourner à la chambre de l'immeuble de la rue Jean-Giraudoux, revenons à la bibliothèque de ma petite enfance. J'avais un grand-oncle, Charles de Cortanze, Charlie pour les intimes, qui fut un des grands coureurs automobiles de l'entre-deux-guerres. Et mes souvenirs livresques sentent parfois l'huile de moteur, les vapeurs d'essence et les odeurs de garage. Chacun a ses madeleines ! Charlie et son équipier André Mercier effectuèrent, en 1951, ce qu'on appelait à l'époque un rallye-raid qui resta célèbre : le raid Le Cap-Alger-Paris. Cette aventure modela l'espace mental de ma petite enfance. Un peu comme certains films que vous n'avez pas vus, que vous ne verrez jamais et qui pourtant vous habitent et vous influencent, je ne connaissais de cette *Route sauvage* que des on-dit, quelques coupures de presse et surtout un livre noir et rouge, publié par Amiot-Dumont, à Paris, sur la couverture duquel une 203 immatriculée 5063-H-75 peinait dans une ornière, tandis qu'un lion regardait à ses pieds le cadavre d'un zèbre.

Coincé entre *La fin de Satan* de Victor Hugo, et *La ville charnelle* de F.T. Marinetti, que ma grand-mère avait acheté à cause de la consonance italienne du nom, *La route sauvage* était un livre à manier avec précaution. Mon grand-père rechignait à sortir l'incunable des rayonnages vernissés du cosy-corner. Il nous montrait alors la dédicace et, plus rarement encore, quelques photos comme celle d'un éléphant qui agite ses grandes oreilles, ou l'okapi, ou les chutes du Zambèze à Victoria Falls. Mais l'une d'entre elles me fascinait : on y voyait un homme souriant, entouré d'enfants noirs, avec en arrière-plan la forêt et la 203 Peugeot, et pour toute légende : « Cortanze et ses Pygmées ». Grâce à ce « Cortanze et ses Pygmées », je pouvais moi aussi assister à la construction d'une hutte au camp Putnam, baptiser à la bière la petite pancarte portant l'inscription « Équateur » et percuter une énorme hyène à l'entrée du Cameroun. Mon grand-père ne refermait jamais le livre sans nous avoir lu, plein de fierté, un passage de la page 141, où André disait de son équipier : « J'admire son profil de boxeur un peu maladroit, son calme et sa maîtrise... »

Livre fétiche, livre relique, perdu, puis retrouvé – dans une librairie de livres anciens de la rue d'Alésia qui venait de vendre son fonds de commerce à ce qui allait devenir une clinique de chirurgie esthétique ! –, il évoque pour moi le circuit Buggati au Mans, le bleu France des « Talbolagos », la Darl'Mat de Charlie aux Vingt-quatre Heures en 1937, la route sauvage de mes lectures d'enfance. En 1951, Mercier et Cortanze n'avaient qu'un but : ne pas se perdre. Ils fabriquaient du rêve, prenant le temps de côtoyer le sable du

désert et d'éprouver la froidure des bivouacs nocturnes. Lorsque j'ouvre les pages de *La route sauvage*, je me retrouve instantanément à « mille milles de toutes régions habitées ». Apparaît alors un petit garçon d'allure fort singulière, il tient une rose à la main et dialogue avec un fennec qui le prie de bien vouloir l'appivoiser afin qu'ils deviennent l'un pour l'autre uniques au monde.

Le monde est dans un livre, un livre est dans le monde.

Revenons à ma chambre, située tout en haut de l'immeuble de l'avenue Jean-Giraudoux... Sartre évoque ces livres qui sont dans la bibliothèque comme des pierres levées : des livres « noblement espacés en allées de menhirs ». Sartre dit encore que la bibliothèque, c'est le monde pris dans un miroir. Bien sûr ! Là-haut, tout en haut de mon grand ensemble de la rue Jean-Giraudoux, je me plongeais des heures dans la jungle des pages, m'y perdais, y disparaissais pour ne revenir parfois qu'à la tombée de la nuit, heureux et fourbu, autre, sans que personne n'ait soupçonné le moins du monde qu'une transformation réelle, mais invisible s'était opérée en moi. Ma mère trouvait alors que j'étais devenu un enfant trop calme, qui passait des heures sur son lit ou sur la moquette, le nez dans un livre. Elle ne savait pas que j'avais trouvé ma religion, qui n'était pas celle qu'on m'enseignait au catéchisme.

Rien n'est plus important qu'un livre, et ma petite bibliothèque était comme un autel où je déposais chaque jour des libations. J'honorais le dieu lecture. C'est lui qui me sauva de la médiocrité familiale, de cette enfance enclose. Le livre fut ce surplomb qui me permit de croire que ma vie n'était pas

inutile. Le livre, c'était ma vraie famille, c'était par lui, je le sentais confusément, que je retrouverais ma véritable histoire. Je rejoins Marguerite Yourcenar et *ses Mémoires d'Hadrien* : « Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté pour la première fois un coup d'œil intelligent sur soi-même : mes premières patries ont été les livres. »

En ces terres d'enfance, je lisais et relisais. Ne laissant jamais un livre en chemin. Je ne changeai jamais de lecture en cours de route, n'abandonnais jamais – c'eût été un repli honteux : tout livre acheté devait être lu. Peut-être était-ce là la limite de cet exercice effréné de lecture ? Je n'en suis pas si sûr. Au départ, je lisais tout parce que les livres étaient chers, et que je n'imaginais pas une seconde pouvoir remettre sur l'étagère une si précieuse denrée. En réalité, tous ces livres m'étaient miel. J'avais une telle soif de lecture que rien ne m'ennuyait – la soif de ceux qui ne vivent pas auprès d'une source. Toute phrase était bonne pour s'y lover. Toute histoire nécessaire à ma rêverie. Toute description suffisante à ma connaissance. Butor, évoquant les lectures d'enfance, énonce que l'enfant trouve son bonheur dans le « plaisir d'être dupe de la fiction ». Je ne suis pas certain d'avoir pu, à cette époque, théoriser à ce point ma joie de lire. Me payer ce luxe. Je lisais, tout, sans exclusion, et cela me comblait de bonheur. Je faisais désormais partie, et à jamais, de ceux à qui, comme le prétend Joseph Joubert, *le monde ne suffit pas*, et tirent de cette insatisfaction toute leur joie – « les saints, les conquérants, les poètes et tous les amateurs des livres. »

Les livres me permettaient de supporter ce que sans eux j'aurais rejeté immédiatement, comme l'absurdité de certaines

choses dont je comprenais qu'elle faisait aussi partie de la vie quotidienne. Quand je m'enfermais dans ma chambre, j'étais un peu comme le Jules Verne de onze ans, lequel, après avoir fugué et acheté à un mousse son engagement sur un long-courrier en partance pour les Indes, s'était fait rattraper par son père à Paimbœuf, et s'était lancé un défi qu'il allait tenir toute sa vie : « Ne plus voyager qu'en rêve. »

Alors, comme Jules Verne, j'ai rapporté à mes cousines et à mes petites amoureuses, qui ne s'appelaient pas Caroline, des colliers de corail de mes voyages intérieurs, et j'ai suivi le capitaine Corcoran dans ses aventures merveilleuses, mais authentiques, en proclamant, comme lui, préférer le tigre à l'homme, « parce qu'il est beau, fort, qu'il n'est pas intempérant ou dissolu, parce qu'il a peu d'amis, qu'il les choisit avec soin, ne s'expose pas à les trahir ou à être trahi par eux ». C'était ma règle de vie, trouvée dans les livres : ne flatter personne, aimer la solitude comme tous les philosophes illustres ; avoir horreur de l'esclavage pour soi-même et ne jamais réduire personne en servitude ; être, comme le tigre, une noble créature de Dieu.

De ces premières lectures effectuées à vue, comme un marin qui s'initie au cabotage, sans véritable professeur, j'ai appris que la vie pouvait être une progression lente, sans heurt, lorsque des guides indiquent la bonne direction ; ou au contraire un chemin semé d'embûches, chaotique, s'étonnant de lui-même, lorsqu'on s'en remet tout entier à son désir d'avancer comme ce fut le cas pour moi, mais que pour rien au monde on ne recule devant la haute mer à laquelle on semble destiné. Je ne me suis pas perdu dans l'épais

brouillard du mois de septembre qui encercle la ville de Phalsbourg dans les premières pages du *Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno ; ni n'ai versé de chaudes larmes parce qu'on me parlait doucement, moi l'enfant trouvé du *Sans famille* d'Hector Malot. Je me suis construit de bric et de broc, découvrant un jour Agatha Christie et le lendemain Vercors, ouvrant par hasard un roman de Cocteau ou tombant sur un recueil de poèmes de Prévert, me laissant dévorer par la prose de Lautréamont ou ébranler par les fulgurances de Georges Bataille – Ah ! le « comme une fille enlève sa robe. À l'extrémité de son mouvement, la pensée est l'impudeur... » –, voire changer totalement de vie, de direction, de projet, comme cette nuit de février 1987 où une merveilleuse jeune femme, toute de lumière, m'offrit *Le serpent d'étoiles* de Jean Giono. Le livre, c'est la certitude de se promener dans la vie les mains ouvertes, paumes tournées vers l'autre, prêt à accepter toutes les aventures, tous les savoirs, tout ce qui est nouveau. À tout jamais, les livres, l'écrivit Alphonse de Lamartine tandis qu'il vient de découvrir les cabinets de lecture de Mâcon, étaient devenus pour moi « la source inépuisable de solitaires délectations ».

Passion des livres n'est pas un livre nostalgique. En premier lieu, il donne à voir, à entendre, à lire des grands textes qui font tous du livre, comme l'écrivit Émile Faguet, « des amis qui ne nous trompent jamais ». J'aurais pu, comme l'a fait Fernand Cuvelier dans son *Histoire du livre, voie royale de l'esprit humain*, ajouter aux sept chapitres de mon livre un huitième, qui eût convié le lecteur à parcourir les chemins du livre depuis l'invention des premiers caractères jusqu'à la

composition moderne, en passant par l'invention des supports – papyrus, argile, papier. Mais cela eût ajouté un nombre conséquent de pages à un ouvrage déjà volumineux. Cela eût été un autre livre qui aurait évoqué les scribes et les moines copistes, les enlumineurs, les illustrateurs, les créateurs de bibliothèques, les imprimeurs, les libraires, les éditeurs, tout ce monde des beaux métiers du livre. Dans un tel livre, plus technique, comment ne pas consacrer, par exemple – ce que fait très bien Sophie Cassagnes-Brouquet pour le Moyen Âge –, des pages aux monastères et aux ateliers urbains, à la lecture collective et à la lecture silencieuse, au livre dans sa relation à l'université, à la culture médiévale, aux collectionneurs, au travail de l'enluminure et aux manuscrits profanes? J'ai choisi une autre voie: plus ludique, plus littéraire, plus romanesque.

La lecture est une cérémonie et ses bienfaits ne sont plus à démontrer. Tant d'auteurs nous ont entretenus des joies ineffables qu'elle procure: Montaigne, Hooft, Donne, La Bruyère, puis Buffon, Montesquieu, et plus près de nous: Cabanis, Chardonne, Larbaud. Charles de Trooz – déjà cité –, dont nous publions ici un extrait de son merveilleux *Magister et ses maîtres*, après avoir rappelé que la lecture était une liturgie de la vie, écrit: « Les livres sont présents, les livres sont fidèles. Vous les retrouverez toujours à leur place, prêts à vous pardonner vos longues négligences. Ils sont certains d'avoir toujours le dernier mot: vous avez plus besoin d'eux qu'ils n'ont besoin de vous. Ils se tiennent compagnie à eux-mêmes et les uns les autres. Ils poursuivent sans vous leurs monologues, leurs dialogues et leurs concerts. »